

TRAITS DE RÉSISTANCE

Les Compagnons de la Libération : art, histoire et mémoire



N°2

L'ORDRE DE LA LIBÉRATION

L'Ordre de la Libération est institué par le général de Gaulle en 1940 afin de récompenser les personnes ou les collectivités militaires et civiles qui se sont signalées dans l'œuvre de libération de la France et de son Empire.

Deuxième ordre national français après la Légion d'honneur, et deuxième chancellerie nationale, l'Ordre de la Libération ne comporte qu'un seul titre, celui de **Compagnon de la Libération** et un insigne unique, la croix de la Libération. Au total, 1 038 croix de la Libération ont été décernées à des personnes physiques, 18 à des unités militaires et 5 à des communes françaises : Nantes, Grenoble, Paris, Vassieux-en-Vercors et l'Île de Sein. Ce nombre restreint d'attribution donne à l'Ordre de la Libération un caractère exemplaire et fait de la croix de la Libération la distinction française la plus prestigieuse au titre de la Seconde Guerre mondiale.

ÉDITORIAL

MAXIME BOUCHET



Étudiant en deuxième année du double diplôme entre Sciences Po Paris et Sorbonne Université en histoire.

LOUISON CURLIER



Étudiante en deuxième année au collège universitaire de Sciences Po Paris.

Dans le cadre de notre formation à l'Institut d'Études Politiques de Paris, nous avons la chance d'effectuer cette année notre parcours civique au sein de l'Ordre de la Libération. Animés par le désir de faire vivre et de transmettre la mémoire des Compagnons de la Libération et des médaillés de la Résistance française, notamment auprès de notre génération, nous avons conçu une revue culturelle destinée à partager la diversité de leurs parcours.

À travers cette publication, nous proposons un regard contemporain sur leur engagement, en soulignant la manière dont la culture, qu'il s'agisse de littérature, de cinéma, d'arts visuels ou de musique, peut éclairer et prolonger leur héritage. Chaque trimestre, nous présenterons des œuvres relatives à une thématique que nous aurons choisie. Le premier numéro sera consacré à l'engagement de la jeunesse, un thème qui s'inscrit dans la volonté de transmission des valeurs de courage et de citoyenneté de l'Ordre de la Libération.

INTRODUCTION

Lorsqu'il est question de la place des femmes dans les mouvements de résistance intérieure et dans la France libre, l'imaginaire collectif retient volontiers la célèbre photographie de Simone Segouin, mitraillette en bandoulière, pantalon court et béret sur la tête, combattant aux côtés de ses compagnons de lutte arborant le brassard des « FFI ».

Cette image est pourtant une mise en scène commandée par le magazine *Life*. Dans les faits, très peu de femmes prennent part aux combats armés, en particulier dans les maquis, quasi exclusivement masculins. Cette sous-représentation féminine dans la lutte armée explique en partie le très faible nombre de femmes élevées à la dignité de Compagnon de la Libération : sur les 1 038 personnes décorées, seules six sont des femmes.



Des femmes françaises en uniforme militaire et avec des grenades en bandoulière, membres des Forces Françaises de l'Intérieur, à Guincamp, en Bretagne. ©Getty

La « résistance » recouvre cependant une grande diversité d'actes et d'engagements : espionnage, renseignement, diffusion de la presse clandestine, aide aux réfractaires et aux persécutés, liaisons entre réseaux ou encore sabotage logistique. Dans ces formes d'action, moins visibles mais tout aussi essentielles, les femmes occupent une place centrale, mettant notamment à profit la moindre suspicion dont elles font l'objet aux yeux de l'occupant. Ces contributions décisives ont pourtant été longtemps reléguées au second plan de la mémoire collective, révélant une reconnaissance historiquement inégale de l'engagement féminin dans la libération de la France.

Nous avons fait le choix, pour ce numéro, de présenter les six femmes Compagnons de la Libération, tout en y associant les parcours de femmes décorées de la médaille de la Résistance française. Attribuée à près de 65 000 personnes (dont 5 637 femmes), cette distinction, qui se situe hiérarchiquement après la croix de la Libération, continue d'être décernée à titre posthume.

SOMMAIRE

TROMBINOSCOPE

Les parcours des 6 femmes Compagnons de la Libération en bref

6-7

BULLES DE RÉSISTANCE : SIMONE MICHEL-LÉVY

Bande-dessinée Simone Michel-Lévy, collection Les Compagnons de la Libération

Par Catherine Valenti et Claude Plumail

8-9

LA MÉMOIRE PAR LA BOÎTE AUX LETTRES

Les dessins au pochoir de l'artiste contemporain C215

10-11

(RÉ)ÉCOUTER MARIE-MADELEINE FOURCADE

Podcast réalisé par Fabrice Laigle pour France Inter

12-13

É. MOREAU-ÉVRARD : À TRAVERS LES GUERRES

La Guerre Buissonnière. Une famille française dans la Résistance

Par Émilienne Moreau-Évrard

14-15

LE TRÉSOR DE MARIE HACKIN

Objets du trésor de Begram

16-17

JEANNE BOHEC : UNE PREMIÈRE BIOGRAPHIE

Entretien avec Raphaëlle Bellon au sujet de La Saboteuse du Général, son dernier ouvrage

18-19

RETROUVAILLES AVEC LAURE DIEBOLD

Visite théâtralisée au musée de l'Ordre de la Libération

20-21

CONCLUSION

22-23

LES 6 FEMMES



LAURE DIEBOLD

De son Alsace natale, Laure Diebold est contrainte de rejoindre clandestinement Lyon dès 1941. Épaulée par son mari, elle devient en 1942 agent de liaison et d'évasion pour le réseau « Mithridate ».

Après avoir échappé à une première condamnation, Laure Diebold devient « Mado » lorsqu'elle entre au secrétariat de Jean Moulin aux côtés de Daniel Cordier.

Arrêtée par la *Gestapo* en 1943, Laure Diebold est emprisonnée et déportée en Allemagne. Si elle en réchappe miraculeusement, les séquelles des sévices subis entraînent sa mort précoce à seulement cinquante ans en 1965.

Entrée dans la Résistance dès décembre 1940, Simone Michel-Lévy met sur pied un système d'acheminement clandestin du courrier à travers la France, indispensable aux activités clandestines.

Ce n'est que la trahison d'un membre d'un réseau partenaire qui précipite son arrestation et sa déportation à Flossenbourg en 1943. Plongée au cœur de l'horreur, elle continue à résister en sabotant la presse de l'usine d'armement où elle est contrainte de travailler. Découverte, elle est pendue le 13 avril 1945 avec deux camarades, à peine dix jours avant la libération du camp.



SIMONE MICHEL-LÉVY



MARCELLE HENRY

À la tête du bureau de l'hygiène et de la sécurité des travailleurs à la direction du travail depuis 1937, Marcelle Henry entre en liaison avec la Résistance dès 1940. Elle encourage et protège les activités résistantes de ses collègues et intègre en 1943 les services secrets de la France combattante, où elle participe à l'évasion des officiers français et alliés.

Arrêtée et torturée par la *Gestapo* en 1944, Marcelle Henry ne trahit aucune information. Échappant de peu à la peine de mort, elle est déportée à Buchenwald en août.

Rapatriée à Paris en 1945, elle décède quelques jours plus tard des suites des mauvais traitements subis.

COMPAGNONS

Lorsque Marie Parmentier épouse Joseph Hackin, en 1928, elle lie irrémédiablement leurs destins qui s'entremêlent jusqu'à devenir indissociables.

Refusant l'armistice de 1940, ils rejoignent ensemble la France libre à Londres. Aussitôt, Marie Hackin rejoint le Corps féminin de la France libre et devient officier. Sa formation achevée, les époux Hackin embarquent pour une longue mission diplomatique en Asie et en Océanie.

Peu après leur départ, les époux Hackin sont victimes du torpillage de leur navire au large de l'Écosse, et disparaissent en mer.



MARIE HACKIN



BERTY ALBRECHT

La vie de Berty Albrecht est traversée très tôt par l'engagement au service des autres. D'infirmière au chevet des blessés en 1914-1918, Berty Albrecht se mue en défenseur de la condition féminine et des réfugiés allemands et espagnols durant l'entre-deux-guerres.

La déferlante de l'armistice de 1940 offre à Berty Albrecht une nouvelle source d'engagement, qu'elle saisit sans hésiter. Auprès d'Henri Frenay, elle cofonde le mouvement « Combat » en 1941.

Ayant survécu à une première incarcération pour ses activités résistantes en 1942, Berty Albrecht est de nouveau arrêtée en 1943 par la *Gestapo*. Elle se donne la mort, ultime sacrifice au service de la France.

Lorsque les Allemands envahissent la ville de Lens en 1940, où s'est réfugiée Émilienne Moreau-Evrard, ils se méfient immédiatement de cette femme qui, durant la Première Guerre mondiale, a abattu deux soldats allemands pour libérer son village.

Malgré leurs pressions, Émilienne Moreau-Evrard s'engage immédiatement dans la Résistance et devient agent de liaison du réseau « Brutus » en 1942, puis du mouvement « La France au Combat » en 1943.

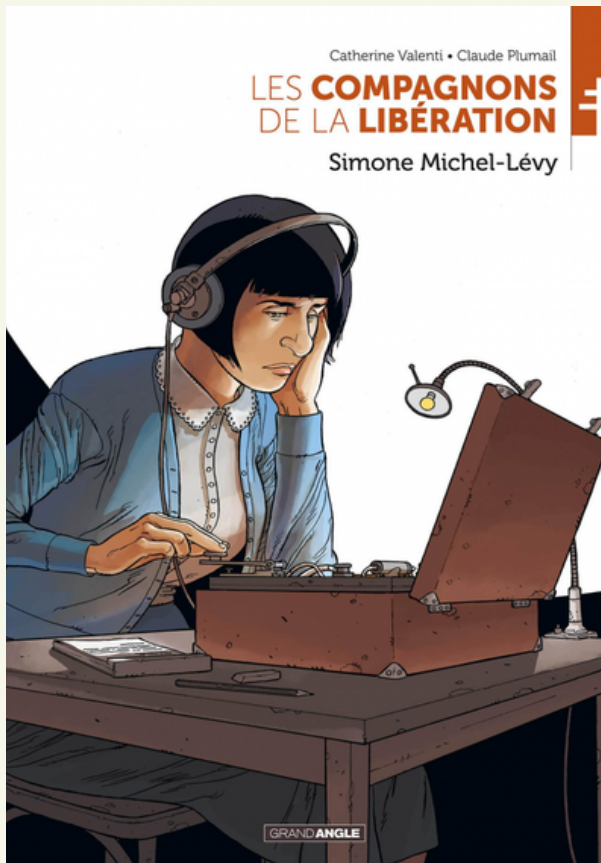
Traquée de toutes parts par la *Gestapo*, elle part pour Londres en août 1944. À son retour en France, elle reçoit la croix de la Libération.



ÉMILIENNE MOREAU-EVRARD

BULLES DE RÉSISTANCE

En choisissant la bande dessinée pour raconter le destin de Simone Michel-Lévy, la collection Les Compagnons de la Libération fait le pari d'une mémoire incarnée, accessible et humaine.



© Valenti, Catherine et Plumail, Claude. Simone Michel-Lévy. Collection Les Compagnons de la Libération. Grand Angle, 2022.

Pour la première fois, notre revue s'intéresse au « neuvième art » avec le travail de Catherine Valenti et Claude Plumail qui ont collaboré pour mettre en images l'engagement de Simone Michel-Lévy pendant la Seconde Guerre mondiale.

Il s'agit du seul numéro qui s'intéresse à une femme Compagnon de la Libération. On peut le regretter certes, mais cela reste un premier pas dans la reconnaissance du destin exceptionnel de Simone Michel-Lévy. Son engagement mérite en effet une notoriété plus grande. Engagée très tôt dans la Résistance (dès 1940), elle met ses fonctions aux PTT au service du réseau Action PTT, qu'elle contribue à fonder. Elle organise des liaisons clandestines, le transport du courrier et de postes radio, aide les réseaux nationaux (CND, OCM) et protège des réfractaires au STO, menant une double vie épuisante.

Trahie et arrêtée en 1943, elle est torturée mais ne parle pas. Déportée, elle poursuit la lutte par le sabotage dans une usine d'armement. Elle est exécutée par pendaison en avril 1945, quelques jours avant la libération du camp, incarnant jusqu'au bout le courage et le sacrifice pour son pays.

Ce numéro relève par ailleurs un défi majeur : donner un visage à Simone Michel-Lévy.

Si certains noms de Compagnons sont bien connus, Jean Moulin, le général Leclerc, André Malraux, leur incarnation demeure parfois floue. Le défi est encore plus grand pour Simone Michel-Lévy, dont le nom ne bénéficie pas de la même notoriété.

La bande dessinée permet ici à la fois de faire connaître son engagement dans la Résistance et de fixer ses traits, contribuant ainsi à une incarnation concrète de l'histoire des Compagnons de la Libération.

SIMONE MICHEL-LÉVY

La bande dessinée offre par ailleurs une porte d'entrée accessible vers une histoire complexe, souvent dure et violente. Cet aspect est particulièrement important pour un public plus jeune, amateur de ce format, qui peut être rebuté par des biographies historiques longues et denses. Grâce à ce support, le récit touche un public plus large et permet de diffuser plus largement le combat de Simone Michel-Lévy. Les planches rendent également perceptible la complexité de la Résistance intérieure : la nécessité permanente de la discrétion, de la dissimulation, du double jeu. Le dessin marque le lecteur et lui fait saisir pleinement l'héroïsme quotidien et fragile qui accompagne l'engagement pour la libération de la France.

Ce numéro nous a également intéressés par sa capacité à maintenir une tension entre héroïsation et humanité. Il dresse le portrait d'une femme somme toute ordinaire, une fonctionnaire, issue de la méritocratie de la IIIe République, dont l'engagement la fait entrer dans l'histoire, mais sans jamais effacer son humanité.



Simone Michel-Lévy

Cette tension apparaît avec force dans les scènes de torture infligées par la *Gestapo* : le visage défiguré de Simone Michel-Lévy révèle à la fois la violence extrême, sa vulnérabilité, et son héroïsme, lorsqu'elle ne cède rien face à ses interrogateurs. La bande dessinée donne ainsi à voir un destin profondément humain.

Enfin, plusieurs choix techniques retiennent l'attention. Le travail sur la lumière est particulièrement marquant : les camps de concentration sont représentés exclusivement de nuit, dans une atmosphère sombre qui évoque un véritable cauchemar. Une exception notable apparaît lors d'une scène de sabotage d'une chaîne de production d'armement, menée par Simone Michel-Lévy et ses camarades. Dans ce moment de solidarité intense, la lumière semble renaître, soulignant l'importance du collectif, valeur centrale partagée par tous les Compagnons de la Libération.

LA MÉMOIRE PAR LA

En sortant de la chancellerie de l'Ordre de la Libération, à quelques pas de là, vous vous engouffrez peut-être dans la station de métro La Tour-Maubourg sans prêter attention à ce qui vous entoure. Vous n'avez sans doute pas remarqué l'intemporel jaune de la boîte aux lettres qui se dresse à l'entrée du métro. Après tout, quoi de plus ordinaire qu'un tel objet ?



Boîte aux lettres de la station La Tour-Maubourg

Pourtant, si vous prenez le temps de l'observer, vous constaterez que cette boîte aux lettres est singulière. Elle est recouverte des portraits de deux femmes et d'un homme, dont les visages sont généralement inconnus du grand public : Simone Michel-Lévy, Marcelle Henry et Gabriel Brunet de Sairigné. Ces portraits ont été réalisés au pochoir en 2022 par l'artiste contemporain Christian Guémy, alias C215, qui a tracé les portraits de trente-deux Compagnons de la Libération, disséminés dans le quartier des Invalides.

Cette mobilisation de l'art urbain au service de la mémoire des Compagnons de la Libération nous a semblé particulièrement pertinente à aborder dans notre revue.

C215 explique en effet chercher « une présence réelle, notamment dans la ville », en mettant en valeur des figures inspirantes « qui nous invitent tous à nous dépasser, à surpasser notre individualisme ». Ce recours à l'art urbain permet ainsi d'investir un espace collectif - la rue - afin de promouvoir l'engagement, lui aussi collectif, des Compagnons de la Libération. Il s'établit ainsi un lien entre l'espace dans lequel se déploient les œuvres de C215 et l'idéal commun porté par ces hommes et ces femmes, qui ne se sont pas engagés pour eux-mêmes, mais pour la communauté nationale.

L'art urbain possède en outre la capacité de s'adresser à un public large et diversifié, dans cet espace partagé et vivant qu'est la ville. Il permet notamment de toucher un public jeune et urbain, amateur de ce type de création artistique, afin de transmettre aux nouvelles générations le visage de l'héroïsme.

BOÎTE AUX LETTRES

Par ailleurs, si nous avons fait le choix de mettre en lumière le travail de C215 dans ce numéro, c'est aussi parce que l'artiste a pris soin de représenter les six femmes Compagnons de la Libération. Cela permet d'abord d'intégrer la figure des femmes dans l'espace public, alors qu'elles ont longtemps été reléguées à la sphère privée. De plus, ces représentations permettent de faire connaître au grand public les visages méconnus de ces héroïnes. Mais elle revêt également une portée plus diffuse : elle offre à chaque femme qui croise ces portraits la possibilité de se sentir, elle aussi, partie prenante de l'engagement pour la Nation qui animait les femmes Compagnons de la Libération.

Parmi les six portraits de femmes, c'est celui de Marcelle Henry, situé à la Tour-Maubourg, qui nous a le plus marqués. Son visage frappe par sa simplicité et son dépouillement. De profil, elle apparaît comme une femme mûre, sans bijoux ni maquillage, le regard droit et déterminé. Ses traits sont fermes, presque austères, et ses cheveux, tirés en arrière, renforcent cette impression de rigueur. Rien de superflu dans ce portrait : tout semble dire la force intérieure d'une femme qui connaîtra l'horreur de la déportation et qui s'éteindra en avril 1945 des suites des sévices subis. C'est le portrait d'une femme forte, marquée par l'épreuve mais demeurée digne jusqu'au bout.



Marcelle Henry

Enfin, le support choisi pour ces œuvres a tout particulièrement retenu notre attention. L'artiste a fait le choix de mettre en valeur des figures exceptionnelles sur un objet du quotidien. La banalité de cet objet rappelle que les Compagnons étaient avant tout des hommes et des femmes ordinaires, dépourvus de pouvoirs extraordinaires. Elle fait également écho à certaines œuvres conservées au musée de l'Ordre de la Libération : des objets du quotidien, à l'origine sans grande valeur, mais auxquels l'histoire et l'engagement des Compagnons qui les ont utilisés ont conféré une importance toute particulière.

(RÉ)ÉCOUTER MARIE-

Le hérisson est un petit animal qui, vu de l'extérieur, semble mignon et fragile. Pourtant, il peut se mettre en boule et repousser ses prédateurs grâce à ses épines. C'est cet animal que Marie-Madeleine Fourcade choisit comme pseudonyme.

Jeune femme élégante, à la silhouette soignée et toujours bien coiffée, rien ne laisse deviner l'incroyable destin de Marie-Madeleine Fourcade. Issue de la haute bourgeoisie, elle passe son enfance sur quatre continents, suivant son père de la Chine aux États-Unis, en passant par le Japon. Proche de Georges Loustau-Lacau, elle se lie dans les années 1930 à des mouvements nationalistes d'extrême droite.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Marie-Madeleine Fourcade est à la tête du plus important réseau de renseignement clandestin de la Résistance intérieure : le réseau "Alliance", initialement rattaché à l'*Intelligence Service*. Le réseau gagne rapidement le surnom d'« Arche de Noé », ses membres utilisant des noms d'animaux comme noms de code. Fourcade, alias "Hérisson", se distingue ainsi comme la seule femme à la tête de l'un des plus importants organisations de résistance dans l'Hexagone.



Marie-Madeleine Fourcade
Photographie d'une fausse carte d'identité utilisée durant ses opérations.

Ce pseudonyme a, en plus, l'avantage de dissimuler son sexe auprès de ses interlocuteurs. Ce stratagème lui épargne bien des difficultés dans ses missions et lui évite surtout un procès en illégitimité auprès de ses alliés, qui ne l'auraient sans doute pas laissé agir s'ils avaient connaissance de sa véritable identité. C'est presque avec malice que Marie-Madeleine Fourcade décrit, dans un enregistrement utilisé dans le podcast, la stupeur d'un agent de liaison britannique qu'elle rencontre et qui ne se remet pas d'avoir affaire à une femme.

MADELEINE FOURCADE

Si elle n'est pas Compagnon de la Libération, Marie-Madeleine Fourcade est décorée de la médaille de la Résistance avec rosette par décret du 31 mars 1947. C'est cette histoire hors du commun qui est racontée dans le podcast de la série *Espions, une histoire vraie*, consacré à Marie-Madeleine Fourcade et réalisé par Fabrice Laigle pour France Inter.



Source : Photo familiale Jacques Fourcade

Le podcast a, d'abord, la grande qualité d'intégrer plusieurs extraits d'entretiens accordés par Marie-Madeleine Fourcade après la guerre. Diffusés à plusieurs reprises, ils permettent aux auditeurs d'associer une voix au personnage. Cette voix, d'ailleurs, peut marquer par son caractère familial : son accent et sa manière de s'exprimer évoquent ceux de nos grands-parents, et se distinguent par leur vivacité.

Ces enregistrements nous rappellent que Marie-Madeleine Fourcade est d'abord une femme comme une autre, elle n'est pas dotée de sens ou de pouvoirs exceptionnels, si ce n'est peut-être un sens majeur du devoir et du dépassement personnel. La voix vient en quelque sorte humaniser la légende "Fourcade".

Le podcast a également le mérite de romantiser l'existence de Marie-Madeleine Fourcade sans tomber dans l'excès. Il constitue une porte d'entrée accessible vers une histoire complexe : celle d'une femme cheffe d'un réseau clandestin de renseignement, agissant par définition encore davantage dans l'ombre que d'autres mouvements de résistance. Cette dimension nourrit la mise en récit du podcast, perceptible jusque dans son titre, *Espions, une histoire vraie*, et renforcée par les ambiances sonores qui plongent l'auditeur dans l'univers et l'engagement du « Hérisson ».

ÉMILIENCE MOREAU-ÉVRARD

Les derniers mots de *La Guerre buissonnière* nous sont adressés : « Vous, les jeunes, soyez prêts à défendre la Paix et la Liberté, car c'est ce qu'il y a de plus beau au monde. Pensez à l'exemple que vous ont donné les soldats de l'ombre... Et s'il le faut, faites comme eux, demain ».



Emilienne Moreau décorée de la croix de guerre le 27 novembre 1915 à Versailles

Émilienne Moreau-Évrard est l'une d'eux, l'une de ces soldats restés dans l'ombre, hier de la guerre, aujourd'hui, de la mémoire. En effet, seulement dix rues, une allée, une impasse, six écoles maternelles ou élémentaires et un centre de logement de jeunes travailleurs rappellent son nom dans l'espace public. Une bien maigre reconnaissance pour une femme qui a pourtant incarné l'esprit de résistance et d'indépendance français à travers les deux conflits mondiaux du XX^e siècle !

Le titre de son autobiographie, *La Guerre buissonnière*, illustre son parcours exceptionnel. Son combat se déroule en dehors des sentiers battus. À une époque où les femmes n'ont pas vraiment leur place sur la ligne de front, que ce soit dans les tranchées de la Première Guerre mondiale ou dans les maquis de la Seconde, la guerre s'impose néanmoins dans la vie de l'institutrice, très attachée à ses terres du Pas-de-Calais violées par deux fois par un envahisseur contre lequel É. Moreau-Evrard garde une rancune tenace.

Les premières pages nous permettent de comprendre l'origine des surnoms hérités de la Grande Guerre, « l'héroïne de Loos » ou « la Jeanne d'Arc de Loos ». À 17 ans, Émilienne Moreau-Évrard aide les soldats britanniques dans la Somme en leur indiquant des positions ennemies, organise un poste de secours chez elle et participe aux combats en neutralisant des soldats allemands. Pour ces actes, elle reçoit la Croix de Guerre avec palme et incarne aux yeux du pays une nouvelle Marianne.

À TRAVERS LES GUERRES

Ce passage esquisse ainsi le portrait d'une héroïne déjà dévouée à son pays. Mais le plus extraordinaire est que son engagement se poursuit à partir de 1940. Les lignes qui retracent la déroute de 1940 laissent paraître la désillusion qui ne frappe pas seulement une femme, mais tout un pays. Celle qui avait affronté les Prussiens à la grenade refuse alors de rester passive face aux Panzer. Elle distribue des tracts, puis transmet des informations sur les mouvements ennemis à l'*Intelligence Service*. Il « suffisait d'être bon observateur », expliquera-t-elle ...



Mais *La Guerre buissonnière* dresse surtout le tableau d'une résistance familiale. Le livre n'est pas écrit exclusivement par E. Moreau-Evrard mais inclut aussi les récits de son mari, Just Evrard et de ses fils, Raoul et Roger. Les actions d'Émilienne Moreau-Évrard nous paraissent alors encore plus poignantes lorsqu'elles sont racontées par ses proches car, au-delà de la résistante, on découvre aussi le visage de la femme. Elle reste forte lors de l'emprisonnement de son mari auquel elle apporte des vivres, car celle qui n'abandonne pas son pays commence par ne pas abandonner ceux qu'elle aime.

*Émilienne Moreau-Évrard
à Londres, été 1944.*

Enfin, si Émilienne Moreau-Évrard se montre à n'en pas douter déterminée et courageuse, elle n'occulte pas les moments de doute et de découragement, notamment face aux arrestations massives touchant ses compagnons. Ces passages révèlent la fragilité humaine derrière l'image de combattante et rappellent que l'engagement se vit aussi dans l'angoisse et la désillusion. Les pages s'accélèrent : elle assure la liaison en zone sud avec la Suisse pour les réseaux Brutus et le Comité d'Action socialiste. Entrée au mouvement "La France au combat", elle échappe aux arrestations, s'envole de nuit pour Londres où elle parvient épuisée en août 1944 alors que le territoire français est en cours de libération.

Le mémorandum qu'on soumet au général de Gaulle pour justifier la reconnaissance d'Émilienne Moreau-Evrard comme Compagnon de la Libération rappellera qu'elle "fut l'incarnation de la résistance féminine française ». Elle reçoit sa croix de la Libération en août 1945 des mains du général de Gaulle. La dernière femme Compagnon de la Libération s'éteint finalement dans sa ville natale, Lens, en 1971 à la veille de la publication de ses mémoires.

LE TRÉSOR DE

Si une flânerie bienheureuse vous conduit à franchir le seuil du musée Guimet, ses collections ne manqueront pas de vous dévoiler d'innombrables chefs d'œuvres des arts asiatiques. Ce qu'elles ne vous révéleront peut-être pas, c'est que plusieurs de ces œuvres pluriséculaires sont intimement liées à nulle autre que Marie Hackin, Compagnon de la Libération.

De fait, bien avant la guerre et les tourments de l'engagement, Marie Hackin choisit de dédier sa vie à l'archéologie, aux côtés de son époux Joseph Hackin, jusqu'à faire une découverte spectaculaire : le trésor de Begram.

Chahutée au gré des tourments de l'histoire contemporaine de l'Afghanistan, la localité de Begram, située à cinquante kilomètres au nord de Kaboul, renferme depuis l'Antiquité un trésor d'une immense valeur, resté secret durant des siècles.

Ancienne capitale d'été de l'empire des rois bactriens, Begram devient une étape obligée de la route de la soie. Se pressent alors à Begram les marchands du monde entier, apportant avec eux des objets d'art rivalisant de raffinement. Toutefois, son trésor disparaît brutalement au III^e siècle, lorsqu'il est enfoui afin de le protéger des troubles qui entraînent le déclin brutal de l'empire kouchan.

C'est dans une autre période troublée de l'histoire que le trésor de Begram choisit de renaître sous la truelle experte de Marie Hackin.



Verres peints romains du trésor de Begram (Musée Guimet)
©Jean-Pierre Dalbéra

En 1937, alors que les nuages s'amoncellent au-dessus de l'avenir du monde, c'est le passé de celui-ci que les époux Hackin entendent exhumier par leurs fouilles archéologiques. C'est alors que Marie Hackin, surnommée « Ria », prend la direction du chantier de Begram et met à jour son trésor.

Qualifier celui-ci de trésor n'a rien de l'hyperbole : des bronzes et des médaillons en plâtre gréco-romains, aux verres d'Alexandrie, en passant par les laques de Chine et les ivoires indiens, son inventaire est vertigineux.

MARIE HACKIN

La découverte afghane de Marie Hackin jouit d'un écho international dans le milieu archéologique tant son contenu y est disruptif.

Néanmoins, l'intérêt de Ria Hackin pour l'Afghanistan ne se résume pas au passé : profondément amoureuse du vivant, de la société afghane qu'elle côtoie, elle s'y dévoue avec autant de passion. Brillante ethnographe, elle produit en 1937-1938 des films documentaires mêlant explication des conditions des fouilles et contemplation de la beauté des paysages afghans, et écrit à quatre mains en 1939 avec Ahmad Ali Kohzad, traducteur attitré de l'expédition archéologique, le recueil *Légendes et coutumes afghanes*, rassemblant les légendes et coutumes locales.



L'équipe de fouilles (Marie Hackin est au centre) ©Musée Guimet

Rita Hackin n'a pourtant jamais pu voir son œuvre publiée : quelques mois après l'achèvement du manuscrit, le tourbillon de la guerre bouleverse la vie des époux Hackin. Ébranlés en 1939 par la mobilisation de Joseph Hackin dans l'armée française à la Légation de Kaboul, l'armistice de 1940 précipite leur départ d'Afghanistan. Refusant de cesser de combattre, Joseph et Ria Hackin rejoignent dès octobre 1940 la France libre à Londres.

Propulsée dans un univers qui lui est entièrement étranger, loin de l'archéologie et de l'ethnographie qui composent son univers, Ria Hackin ne s'en effarouche pas. Au contraire, elle se dévoue entièrement au combat pour la France, recevant une formation militaire et le grade d'officier au sein du Corps féminin de la France libre.

Son époux ayant été chargé par le général de Gaulle d'établir le contact avec le gouvernement indien, Marie Hackin est désignée pour l'accompagner, et embarque avec lui. Cet acte de bravoure écourté tragiquement son existence : le navire qui les transporte est torpillé le 24 février 1941 au large de l'Écosse, emportant les époux Hackin avec lui.

Après la disparition des époux, le trésor de Begram se referme à nouveau, les fouilles n'ayant jamais pu être achevées. Marie Hackin emporte avec elle le secret de Begram, bientôt victime, comme elle, du déferlement de violence des hommes, nommément de la guerre civile et de la montée en puissance des Talibans.

JEANNE BOHEC : UNE



Couverture de *La saboteuse du général* de Raphaëlle Bellon, paru en 2026 aux éditions Nouveau Monde

Cinquante-et-un ans après la publication des mémoires de Jeanne Bohec, Raphaëlle Bellon, professeure agrégée d'histoire détachée à la Fondation de la Résistance, propose la première synthèse d'envergure consacrée à la vie de cette femme hors du commun. À l'occasion de la parution de son ouvrage, nous avons entrepris de broser le portrait de Jeanne Bohec à travers un entretien avec Raphaëlle Bellon.

Si son parcours affleurerait déjà en filigrane dans plusieurs travaux dédiés à l'histoire des femmes dans la Résistance, son propre témoignage dans *La Plastiqueuse à Bicyclette* a longtemps été pris pour argent comptant, la reléguant ainsi, durant un temps, aux marges de l'historiographie et de la mémoire collective.

Raconter Jeanne Bohec, c'est avant tout faire le récit d'un refus absolu de se soumettre à l'Occupant. En 1940, elle n'a pas encore vingt-et-un ans lorsqu'elle quitte sa Bretagne natale pour rejoindre l'Angleterre, déterminée à poursuivre la lutte contre l'Allemagne nazie. Dans son élan, elle a même précédé l'appel du général de Gaulle : elle abandonne tout sans même savoir où la mènera son refus de la défaite, guidée uniquement par le désir farouche de ne pas servir la cause de l'Occupant.

Chimiste de formation, fait rarissime pour une femme de son époque, comme le souligne Raphaëlle Bellon, Jeanne Bohec sait la valeur de ses compétences. Ayant refusé de les mettre au service de l'Occupant, elle cherche à les mobiliser à Londres pour la cause des Alliés. Seule et sans appui, cette alien française en trouve finalement le moyen au sein de la France libre en 1941, où elle compte parmi les cent premières engagées du Corps des Volontaires françaises.

C'est en 1943 que son destin s'accélère : après avoir essuyé plusieurs refus du Bureau central de renseignement et d'action (BCRA), les services secrets de la France Libre, elle obtient finalement l'autorisation d'être parachutée en France afin d'y exercer comme instructrice en sabotage.

VIE D'ENGAGEMENT

Pourquoi Jeanne Bohec est-elle finalement parvenue à déjouer la rigidité des rôles de genre qui, y compris au sein de la Résistance, reléguaient le plus souvent les femmes à des fonctions d'appui et de soutien ? De nombreuses pistes sont envisageables ; Raphaëlle Bellon privilégie toutefois l'effet de contexte : le récent débarquement en Afrique du Nord contraint la France libre à engager au combat l'ensemble des hommes disponibles ; de la disette d'instructeurs de sabotage qui s'ensuit, Jeanne Bohec sort vainqueur.

Décrite comme un *regular tomboy* (« garçon manqué classique ») par ses formateurs anglais, Jeanne Bohec est pourtant rappelée à sa condition de femme à son arrivée en France. Parachutée à la fin du mois de février 1944, à la fois instructrice de sabotage et saboteuse de plein droit, la jeune femme sillonne la Bretagne sans relâche. Malgré sa participation active à des opérations de sabotage et sa formation militaire, on lui refuse lors des combats du maquis de Saint-Marcel, puis de la Libération de Quimper, le droit de manier une arme parce que femme.



Couverture de *La plastiqueuse à bicyclette* de Jeanne BOHEC (1975)

Peu après, la guerre s'achève et la parenthèse guerrière de la vie de Jeanne Bohec se referme : contrainte d'élever seule son enfant, elle se consacre entièrement à l'enseignement pour subvenir à ses besoins. Animée de la même abnégation qui l'avait guidée pendant le conflit, elle gravit patiemment les échelons jusqu'à achever sa carrière sous les honneurs.

Comme l'explique Raphaëlle Bellon, ce n'est qu'à partir de 1975, à la faveur de l'émergence d'un mouvement d'émancipation des femmes et de la montée en puissance de l'histoire des femmes, que Jeanne Bohec se décide à témoigner : d'abord dans *La Plastiqueuse à Bicyclette* puis dans divers médias, avant que son décès soudain en 2010 ne l'interrompe.

Injustement privée d'une étude historique approfondie, celle dont Jacques Chaban-Delmas affirmait qu'elle « apporte la preuve éclatante que les femmes sont fort capables d'atteindre un degré de courage, de détermination et d'efficacité accessible à peu d'hommes » recouvre aujourd'hui la reconnaissance qui lui est due, sous la plume de Raphaëlle Bellon.

Fruit d'un intérêt de longue date pour Jeanne Bohec et son destin exceptionnel, *Jeanne Bohec: La saboteuse du Général* de Raphaëlle Bellon est disponible aux éditions Nouveau Monde.

RETROUVAILLES AVEC

Dans la nuit du 19 décembre 1964, quatre ombres se pressent sur la place encore déserte du Panthéon : Daniel Cordier, Suzanne Olivier-Lebon, Hugues Limonti et Laure Diebold. Tous sont rassemblés pour veiller les cendres de celui dont ils avaient constitué le secrétariat : Jean Moulin.

Moins d'un an plus tard, Laure Diebold s'éteint à son tour, meurtrie par les sévices endurés en déportation. Du faste accordé à Rex, Laure Diebold ne veut rien : elle rejoint les ombres dans la plus grande discrétion. Seule l'inscription "Mort pour la France ; Compagnon de la Libération" qu'arbore sa tombe rappelle son destin exceptionnel.



Ambre Kuropatwa au cours de la visite théâtralisée du MODL

Sorte de directrice administrative de la Résistance" en sa qualité de secrétaire de Jean Moulin, Laure Diebold disparaît néanmoins rapidement de la mémoire collective. Oubliée, celle qui, détenant tous les secrets, protégea la Résistance en ne trahissant jamais rien malgré les sévices endurés.

Pourtant, plus de soixante ans après sa disparition, Laure Diebold sort de cet oubli injuste, avec fracas. Dans les couloirs du musée de l'Ordre de la Libération, la comédienne Ambre Kuropatwa fait renaître Laure Diebold lors des visites théâtralisées présentées au musée.

Parmi la foule des spectateurs, plongés en 1942 dans le bureau de Jean Moulin (incarné par Nicolas Dereatti), se mêle une femme discrète et attentive. Soudain, elle s'avance et se présente : voilà Laure Diebold, déterminée à obtenir ce poste dont elle ignore tout - sauf qu'il lui permettra de continuer à servir la France.

Ce qu'elle ignore également, c'est qu'il s'agit de sa dernière rencontre avec Jean Moulin avant l'arrestation de celui-ci. Dans sa nouvelle carrière, "Mado" n'est décidément pas au bout de ses surprises. Alors qu'on retrouve à peine Laure Diebold, déjà l'entretien est terminé, et elle nous échappe à nouveau, s'évanouissant dans le dédale des couloirs.

LAURE DIEBOLD

Lorsque nous la retrouvons peu après, le petit bout de femme énergique et déterminé semble avoir disparu : mise en scène lors de sa déportation, Laure Diebold est plus affaiblie que jamais. Aux mains de ses tortionnaires, elle subit des sévices inhumains, sans jamais renoncer à ses rêves, dans une France libérée de la barbarie, que la comédienne énumère : "Mon rêve ? Mon pays enfin libéré de la barbarie. Une maison avec Eugène, des enfants, un jardin, des fleurs, des livres, de la musique...".

Après la guerre, les rêves de Laure Diebold ne seront que partiellement exaucés : Laure et Eugène Diebold n'auront jamais d'enfants avant le décès prématuré de Laure des suites de sa déportation.

Pour autant, elle ne se considère pas vaincue ; à travers Ambre Kuropatwa, elle affirme : "Ils ont détruit mon corps, mais jamais mon âme. Mon âme appartient à la France. Pour toujours."

Véritable héroïne de la Résistance, elle ne quitte la clandestinité que pour retrouver l'anonymat. Profondément modeste, elle refuse tout hommage, allant jusqu'à demander un enterrement sans couronne, sans fleurs, ni discours : "Celle qui avait su garder le silence toute sa vie a souhaité s'éteindre dans le silence."

Grâce à l'immense talent de la comédienne Ambre Kuropatwa et de la compagnie, Ankréation, Laure Diebold renaît devant un public émerveillé, et s'ancre dans les mémoires desquelles elle est trop longtemps demeurée absente.



Ambre Kuropatwa au cours de la visite théâtralisée du musée de l'Ordre de la Libération

Avec la fin de la saison 4 des visites théâtralisées, Laure Diebold laisse place à d'autres figures, notamment des femmes encore méconnues. Pour les rencontrer, rendez-vous au musée de l'Ordre de la Libération !

CONCLUSION

En 1943, la guerre n'est pas encore achevée que Maurice Schumann, porte-parole de la France combattante, déclare au micro de la BBC que « dans la dernière guerre, la femme a donné des centaines d'héroïnes à la liberté, pour la première fois dans cette guerre, elle lui a donné des centaines de milliers de combattantes ».

Si elles ne furent pas des « centaines de milliers » comme l'hyperbole Schumann, leur nombre excéda largement six. Pour autant, seules six femmes furent intronisées Compagnon de la Libération « dans l'honneur et par la victoire » par le général de Gaulle.

L'engagement de ces femmes, qui ont risqué leur vie au service de la France alors même que celle-ci ne leur reconnaissait ni la citoyenneté ni l'égalité, témoigne d'une volonté manifeste des femmes françaises depuis 1792, comme lorsque la révolutionnaire Théroigne de Méricourt les exhortait à « briguer une couronne civique et [à] briguer l'honneur de mourir pour une liberté qui nous est, peut-être, plus chère qu'aux hommes ».

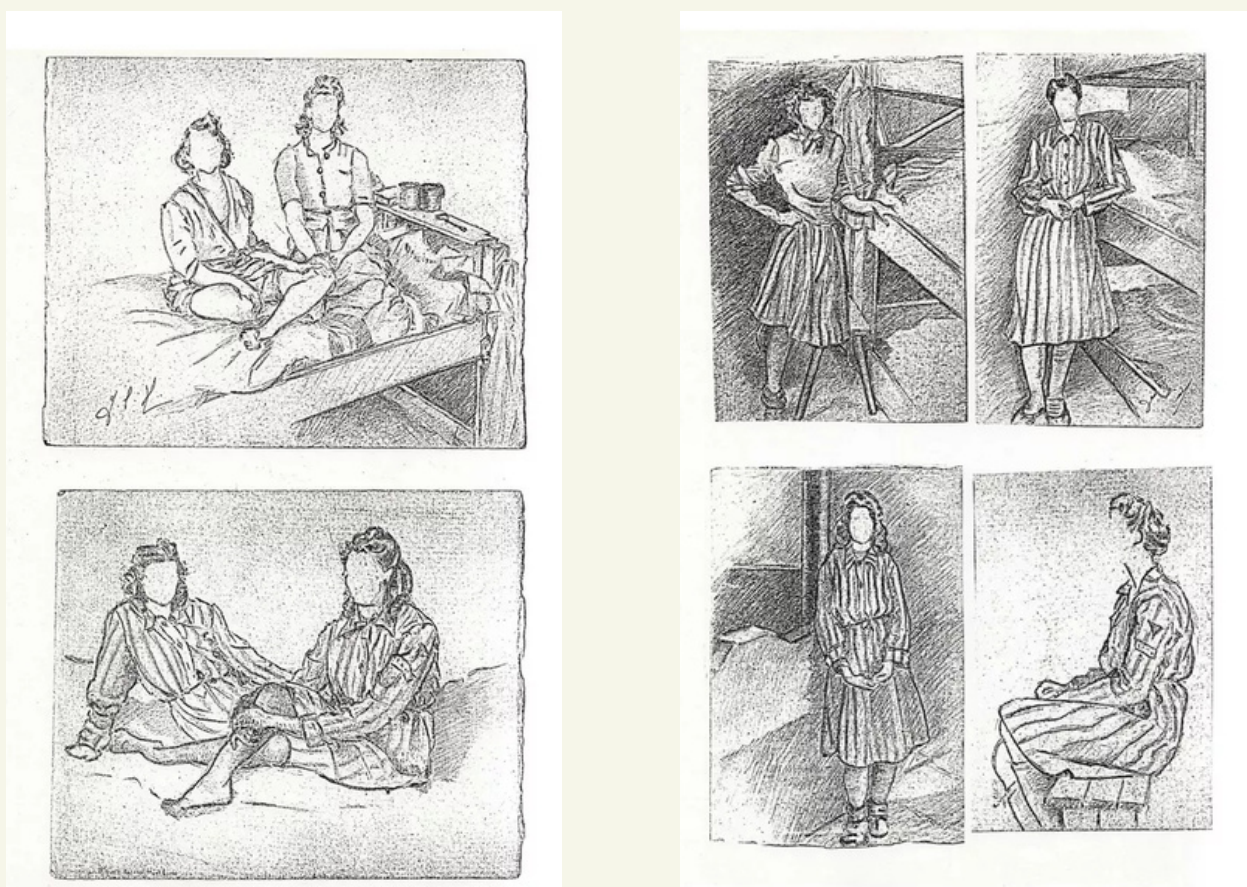
Face à leur courage, le manque de reconnaissance de leur engagement ne doit pas nous conduire à oublier leurs destins exceptionnels ; au contraire, leur bravoure nous enjoint de nous souvenir de ces femmes.

Nous espérons que cette revue culturelle contribuera à faire vivre la mémoire de ces résistantes, dont l'engagement – parfois au prix de leur vie – au service de la France a souvent été oublié.



LA DÉPORTATION : L'AUTRE COMBAT

En parcourant le présent numéro, vous remarquez que les destins de Simone Michel-Lévy, Laure Diebold et Marcelle Henry sont liés autrement que par le ruban vert et noir qui reconnaît les Compagnons. Ces dernières ont en effet eu à subir "l'enfer" de la déportation et du système concentrationnaire nazi.



Croquis de Jeanne L'Herminier dont l'histoire sera à découvrir dans notre prochain numéro

La déportation et l'internement dans des camps est un outil essentiel de répression du régime nazi. Utilisé pour l'extermination des Juifs et des Tziganes dans le cadre de la mise en œuvre de la Solution finale, il le fut aussi à l'égard des populations européennes opposées au III^e Reich. Le musée de l'Ordre de la Libération est d'ailleurs l'une des rares institutions à présenter une collection consacrée à cette catégorie de déportation.

Nous avons donc décidé de nous pencher dans le prochain numéro sur les Compagnons de la Libération confrontés à cette tragédie. À travers leurs parcours, nous mettrons en lumière la mémoire de la déportation de répression, liée à celle de la Shoah, mais néanmoins bien spécifique.

